

Les Cahiers Anne Hébert

Adela Gligor. *Mythes et intertextes bibliques dans l'oeuvre d'Anne Hébert*, Éditions L'instant même

Daniel Marcheix

Numéro 14, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110990ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1110990ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre Anne-Hébert

ISSN

1488-1276 (imprimé)

2292-8235 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marcheix, D. (2015). Compte rendu de [Adela Gligor. *Mythes et intertextes bibliques dans l'oeuvre d'Anne Hébert*, Éditions L'instant même]. *Les Cahiers Anne Hébert*, (14), 159–161. <https://doi.org/10.7202/1110990ar>

© Daniel Marcheix, 2015



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Compte rendu

Adela Gligor. *Mythes et intertextes bibliques dans l'œuvre d'Anne Hébert*,
Éditions L'instant même

DANIEL MARCHEIX
UNIVERSITÉ DE LIMOGES

Lauréate en 2009 de la troisième édition du Prix scientifique Anne-Hébert décerné par l'Université de Sherbrooke, Adela Gligor publie aujourd'hui son travail aux éditions L'instant même sous le titre *Mythes et intertextes bibliques dans l'œuvre d'Anne Hébert*.

Cette étude de 317 pages se développe en trois parties et sept chapitres dont la composition, claire et rigoureuse, trace un cheminement intellectuel que le lecteur suit d'autant plus aisément que la prose d'Adela Gligor est nette, précise mais sans sécheresse. L'introduction cerne les enjeux problématiques de l'étude et en dessine la trajectoire : 1) renversement des modèles testamentaires sur un mode carnavalesque; 2) « réécriture au féminin » des mythes bibliques dans une perspective transgressive; et 3) « empreinte stylistique » de ces mythes sur la création littéraire hébertienne, notamment dans sa prosodie et ses images. Les grands axes ainsi posés, l'auteure s'attarde longuement sur des « réflexions préliminaires » bienvenues dans lesquelles sont notamment convoqués les travaux de Northrop Frye, de Gilbert Durand ou encore de Pierre Brunel, afin de clarifier des notions qui ne sont pas dépourvues de labilité dans l'usage commun. Mythe, thème, motif, allégorie, métaphore et archétype font ainsi l'objet d'approches lexicales et notionnelles qui témoignent d'une parfaite maîtrise d'un corpus théorique dont le caractère classique, voire un peu ancien, ne saurait faire oublier la pertinence. C'est ensuite et plus spécifiquement au tour des mythes bibliques, dans leur rapport à l'histoire vraie puis à la littérature, de faire l'objet d'une réflexion théorique illustrée par les travaux de Mircea Eliade, de Claude Lévi-Strauss ou encore de Pierre Albouy.

On ne peut que louer cette manière dont Adela Gligor s'emploie, avec toute la rigueur d'une démarche universitaire bien maîtrisée, à cerner son objet d'étude et à se doter d'un ensemble conceptuel dont les références sont d'une efficacité bien établie.

S'inscrivant pour une part dans les voies critiques ouvertes par Antoine Sirois et quelques autres, Gligor entraîne alors le lecteur dans un recensement des mythes et des figures bibliques qu'Anne Hébert convoque dans son œuvre, tantôt explicitement, tantôt de cette manière allusive qu'autorise sa très grande familiarité – due à son éducation, à ses lectures – avec cet « héritage culturel commun ». L'érudition de Gligor, sa parfaite connaissance des textes testamentaires accompagnent le lecteur dans un repérage précis des emprunts bibliques. Mais tout l'intérêt de l'analyse de Gligor tient dans l'analyse conjointe qu'elle propose des modalités de l'inscription textuelle de ces emprunts, des distorsions que l'imaginaire hébertien leur impose, aussi bien dans une visée parodique que dans une intentionnalité plus positive comme en témoigne par exemple la figure d'Ève. Car c'est bien, comme le démontre Gligor, d'une vision du monde dont témoignent ces emprunts bibliques, celle qui, hantée par la Chute, la Faute, conteste les assises socioculturelles trop lourdement cléricales et culpabilisantes du Québec de toute une partie du 20^e siècle. Soucieuse de clarté dans son exposé – et comment lui en faire grief ? – Gligor adopte une présentation par figure ou par thème mythique qui entraîne inévitablement quelques redites induites par l'intrication de ces emprunts. Petite gêne de lecture qui se fait oublier dès lors que l'on prend la mesure de l'intérêt de cette structuration qui, par son système d'entrées bien identifiées, autorise des lectures fragmentées selon les besoins du moment.

Après ces multiples parcours d'identification et d'analyse, Gligor s'emploie à donner sens au traitement narratif que l'œuvre d'Anne Hébert réserve aux mythes bibliques, substituant à leur vision patriarcale une lecture plus féminine qui privilégie les figures d'Ève, de Lilith, de la Vierge. La charge parodique et transgressive de ce discours de dénonciation varie selon les époques de création et va s'atténuant, suivant ainsi les changements socioculturels qui passent par la Révolution tranquille pour aboutir à la société contemporaine.

L'un des grands mérites de l'ouvrage de Gligor tient à l'intérêt qu'il porte à la dimension stylistique de l'intertextualité biblique, à ses enjeux en termes d'écriture. Genette, Kristeva, Compagnon sont ainsi convoqués pour tenter de faire une typologie de ces intertextes selon les modalités de leur insertion dans le texte hébertien : citation, hybridation, assimilation, simple réminiscence, etc. Cette approche stylistique se poursuit dans la troisième partie de l'ouvrage qui s'attache à démontrer que

l'écriture hébertienne, dans son rythme, sa prosodie et ses images, doit une large part de sa poéticité à l'influence des textes bibliques. On comprend bien, même si cela pourrait être contesté, pourquoi la réflexion sur l'écriture se trouve scindée en deux parties séparées par plusieurs chapitres consacrés aux « Mythes bibliques au féminin ». C'est que l'œuvre poétique d'Anne Hébert, peu évoquée dans la première partie de l'ouvrage – ce que l'on peut regretter si l'on tient compte de l'horizon d'attente ouvert par le titre de l'essai – se retrouve ici plus largement, dans l'objectif de montrer qu'il n'y a nulle solution de continuité entre poésie et prose chez Anne Hébert, en raison notamment de « l'influence du style scripturaire et de l'imagerie mythique biblique ».

L'essai d'Adela Gligor témoigne d'une rigueur intellectuelle qui honore l'institution universitaire. Par les références théoriques solides dont il se nourrit, par sa manière honnête de s'inscrire dans des voies déjà ouvertes par la critique hébertienne, par la connaissance fine et érudite de la Bible dont il témoigne, il est un vif et séduisant encouragement à lire et relire l'œuvre d'Anne Hébert en cette veille de centenaire.